

UNE DYNASTIE
AMÉRICAINE

les
Rockefeller

Peter Collier
David Horowitz

SEUIL

tions qui les liaient à l'apartheid en Afrique du Sud, aux dictatures militaires en Amérique latine, à la guerre en Indochine.

La tradition du secret propre à la famille ainsi que la multiplicité des affaires où elle était impliquée pouvaient fort bien, en effet, évoquer un pouvoir occulte et ramifié et alimenter, à droite la crainte d'un complot, à gauche la paranoïa anti-Rockefeller. Lorsque l'économiste Victor Perlo affirma que la famille Rockefeller contrôlait directement des sociétés financières et industrielles représentant au total plus de 60 milliards de dollars, ce chiffre astronomique fut aussitôt accepté comme un article de foi. Lorsque Ferdinand Lundberg, dans *Riches et Super-Riches*, émit l'hypothèse que la seule fortune familiale des Rockefeller se montait à quelque 5 milliards de dollars, d'aucuns prétendirent que ce chiffre était largement en deçà de la vérité. Oubliées pendant une cinquantaine d'années, les attaques permanentes contre les Rockefeller redevinrent à la mode.

S'ils n'avaient pas été puissamment conditionnés à accepter que leur vie et leur carrière baignent dans toute une mythologie, les frères auraient pu se rendre compte que leur dynastie était en train de traverser une crise majeure. Ils auraient pu organiser une réunion spéciale dans la Salle de Jeux (ce qu'ils faisaient souvent pour discuter d'affaires privées), hors de l'ouïe et de la vue des employés qui montaient la garde devant les mythes rockefelleriens comme les eunuques d'un harem, et tenter de comprendre la déchirure qui se faisait jour dans l'histoire américaine, menaçant leur propre prestige. Pour cela, il aurait fallu qu'ils sortent des rôles cérémonieux qu'ils avaient appris à jouer, qu'ils s'observent en toute objectivité, comme ils regardaient les inestimables objets d'art qu'ils collectionnaient. Ils auraient dû, pour cela, mettre au rebut les livres écrits sur eux par des auteurs stipendiés, essayer de dépouiller leur histoire du mythe de la « destinée évidente ¹ », et regarder en face la série particulière d'événements qui avaient produit leur exceptionnelle dynastie.

C'eût été, en somme, reconstituer une version authentique de la dialectique familiale. Il eût fallu voir en leur grand-père non pas le vénérable vieil excentrique de leur enfance ou le parangon de morale dont parlait leur père en termes révérencieux, mais l'impitoyable industriel qui avait écrasé ses concurrents et plié l'économie du pays à sa volonté de fer, pour devenir un véritable paria national, aussi abhorré que redouté. Ensuite était venu leur père, ce petit homme réservé qui avait consacré sa vie, et la fortune de mauvais aloi dont il héritait, à désarmer l'hostilité qu'avaient suscitée dans l'opinion les excès de la Standard; l'homme aux yeux de qui le meilleur rempart contre la haine, pour les Rockefeller, consistait désormais à amarrer solidement la destinée de la famille au nouvel ordre politique et économique qui incitait le pays à occuper une position de *leadership* et de domination mondiale — ce qui permit à un mythe aux dimensions épiques de prendre forme.

1. Allusion à la théorie selon laquelle il serait de la « destinée évidente » des USA de dominer l'Hémisphère (l'Amérique latine). (N.d.T.)

Loin de remettre en question la symbiose entre les destinées respectives de leur famille et du pays, les frères avaient consacré leur carrière à consolider des liens qui leur conféraient une puissance bien supérieure à celle dont avait rêvé leur grand-père, et leur assuraient du même coup une sorte d'invulnérabilité: l'identification de la famille avec l'Amérique prit en effet de telles proportions qu'attaquer les Rockefeller devenait presque un acte de trahison.

Les années cinquante avaient été leur grande période — celle de leur maturité: c'est alors qu'ils avaient commencé à sentir l'influence mondiale qu'ils pouvaient exercer; et les années soixante avaient commencé sous de meilleurs auspices encore. Kennedy était président, certes, mais les frères avaient passé des années à bâtir des avant-postes dans cette zone que Kennedy baptisait à présent « Nouvelle Frontière ». Et ils étaient les représentants d'une organisation si riche et si puissante qu'elle pourrait survivre à l'administration Kennedy comme à bien d'autres encore.

Comme leur père, les frères avaient toujours évité les décisions inconsidérées. Tout au long de leur itinéraire, chaque pas en avant avait été soigneusement pesé par eux, avec l'aide de l'excellente équipe d'experts qu'ils avaient réunie pour les conseiller. Aucun d'entre eux n'aurait pu prévoir que, vers le milieu des années soixante, le pays serait la proie d'émutes raciales, de conflits de générations, de crises de confiance, pour ne rien dire de la guerre et du génocide perpétré dans un pays lointain — tous phénomènes qui hâtèrent la désagrégation du consensus national que non seulement les Rockefeller avaient contribué à créer, mais dont ils avaient bénéficié de la façon la plus extraordinaire.

Aux yeux des gens influents, ils représentaient toujours un élément non négligeable de la vie nationale. Leur accès aux centres nerveux de l'économie et de la société était intact. Mais un changement fondamental était intervenu dans la façon dont l'opinion, maintenant, les considérait. Ils n'étaient plus les *chevaliers sans peur et sans reproche* ¹ des débuts, mais simplement les détenteurs d'un pouvoir, et ils éprouvaient de plus en plus de difficultés à utiliser le mythe créé par leur père pour éviter d'avoir à rendre des comptes sur l'exercice de ce pouvoir.

Soudain mis en cause pour des choses dont ils étaient en effet largement responsables (la politique de la Standard Oil, de la Chase Bank, de la Fondation Rockefeller et d'autres institutions où ils jouaient un rôle), ils se virent également reprocher les vices du système lui-même. Ils incarnaient de façon aveuglante la sinistre puissance évoquée par des termes comme *establishment*, « structure du pouvoir », « classe dirigeante », employés pour décrire le réseau d'intérêts économiques et idéologiques que l'homme de la rue ne pouvait pénétrer mais qu'il dénonçait intuitivement comme responsable du chaos social et moral des temps modernes. Les Rockefeller étaient la puissance, l'argent, l'administration, la politique. Ils se confondaient avec le pouvoir.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

Comprendre tout cela, regarder cette réalité en face, c'eût été une tâche dont l'envergure excédait sans doute les possibilités de réflexion des frères. Une véritable tentative de leur part pour pénétrer le processus dont ils étaient issus eût amené la destruction de l'édifice complexe qui soutenait leurs destins personnels. Quelque chose ne tournait plus rond et ils le sentaient bien, même s'ils n'osaient trop s'interroger¹. Leur valeur de symbole américain, aboutissement de tant d'efforts, avait fini par recouvrir leur existence en tant qu'hommes et que citoyens. Ils étaient devenus des ombres sur le mur de la caverne et les feux qui brûlaient autour d'eux n'éclairaient plus que la signification de leurs actes.

John III semblait moins que les autres mériter d'être malmené par l'opinion. Les tâches philanthropiques avaient occupé la plus grande partie de sa vie. L'argent qu'il avait donné — incomparablement plus que ses frères — était allé, en règle générale, à des causes qui le touchaient de près; mais il lui était aussi souvent arrivé de subventionner, quoique plus modestement, des mouvements étrangers à son champ d'intérêt. En 1970, par exemple, il avait donné 25 000 dollars aux étudiants de l'Université Hampshire (Massachusetts) pour un projet sur l'environnement local. Mais l'annonce de sa venue à Hampshire pour s'entretenir avec les étudiants souleva parmi ceux-ci une tumultueuse discussion: fallait-il accepter ou non la subvention? Le terme d'« argent souillé » réapparut dans la bouche de certains, tandis que d'autres rappelaient le rôle qu'avait joué JDR 3 en tant qu'« architecte de l'impérialisme US ».

Lors de sa visite, JDR 3 et son équipe furent contraints de passer devant une démonstration parodique: cinq étudiants affublés de costumes grotesques et de casques d'ouvriers des puits de pétrole les mimaient, lui et ses frères, en train de jouer les richesses du monde au Monopoly. Blanchette Rockefeller devint verte de rage en voyant l'étudiant qui incarnait son mari le présenter comme un doucereux hypocrite occupé à faire fructifier ses placements en Asie; elle bouscula avec colère les acteurs de ce spectacle burlesque et s'éloigna. Mais JDR 3 s'arrêta un instant pour contempler la scène. Non qu'il se demandât s'il y avait un élément de vérité dans cette mascarade, mais les principes qu'il estimait devoir défendre — principes de modération et de courtoisie — exigeaient qu'il accordât, même à ces étudiants, un semblant d'attention. Ce devoir accompli, il s'éloigna à son tour.

1. Au milieu de l'été 1970, la salle n° 5600 fit insérer dans un sondage Gallup un certain nombre de questions concernant les Rockefeller. À partir des réponses, on définit par extrapolation ce qu'on appela « les attitudes publiques à l'égard des Rockefeller ». Communiqué à titre confidentiel aux membres de la famille, le document affirmait dans ses conclusions que l'image des Rockefeller restait fondamentalement bonne, bien que Nelson fût le seul des frères à être célèbre.

L'aîné des frères Rockefeller avait appris, au fil des années, à se comporter d'une façon à la fois solennelle et discrète, vieillote mais spontanée. Tout le monde s'accordait à l'estimer bien supérieur aux médiocres espoirs qu'on avait pu mettre en lui; mais, aux yeux de certains de ses amis, il restait étonnamment semblable au jeune homme gauche et dégingandé qu'il était quarante ans plus tôt, à sa sortie de Princeton. La moindre obligation le mettait dans tous ses états, comme si, pour être sûr d'agir comme il convenait, il avait besoin d'éprouver toutes les affres de l'anxiété. Il lui était toujours difficile de se sentir à l'aise hors du milieu Rockefeller. (Un de ses collaborateurs se souvient d'un barbecue auquel il assista pendant la campagne électorale de son fils Jay pour le poste de gouverneur de Virginie occidentale, en 1972. Une des personnalités locales avec qui il bavardait à bâtons rompus découvrit que Rockefeller était descendu à l'hôtel et protesta: « La prochaine fois que vous passerez dans les parages, descendez donc *chez nous!* » JDR 3 hésita avant de trouver la réponse adéquate, puis, brusquement: « Et vous, si jamais vous venez à New York, descendez donc *chez moi*, vous aussi. »)

Bien que Nelson eût assumé dans les faits le rôle de patriarche de la famille après la mort de Junior, JDR 3 n'avait cessé d'estimer qu'en dernier ressort, son titre d'aîné faisait de lui le gardien du nom des Rockefeller. Il se savait incapable de prendre assez d'influence dans la famille pour exercer son droit d'aînesse, mais, en son for intérieur, il ne renonçait pas au principe. Le désir d'exercer l'autorité qui lui revenait de droit faisait parfois surface inopinément, souvent de façon négative. Ainsi, contrarié par l'affaire Happy Murphy, pendant toute la journée du mariage il s'isola avec Tod¹ qu'il avait invitée à Fieldwood Farm, à moins de deux kilomètres de l'endroit où se déroulait la cérémonie.

Plus jeune, alors qu'il dépensait son énergie dans trente-six directions différentes (dont aucune, à son grand regret, ne reflétait sa véritable personnalité), JDR 3 s'était inquiété à la pensée que son identité officielle, en tant qu'héritier du nom, risquait d'étouffer son développement personnel. Problème difficile, qui avait laissé des stigmates sur son caractère. (Sans doute aurait-il souscrit au diagnostic de sa fille Hope: « Amateur de bonnes plaisanteries, mais incapable de se décider à en raconter une, il aurait aimé s'amuser s'il avait su comment s'y prendre. Il souffrait de ne jamais rien faire simplement pour le plaisir, à l'exclusion de tout sentiment de devoir. ») Pourtant, au moment de l'épanouissement tardif dont la mission Dulles fut pour lui l'occasion, il trouva le moyen d'apaiser le conflit entre son Moi et son Surmoi et, au lieu de mettre constamment en balance leur emprise respective sur sa vie, d'accepter son rôle de Rockefeller tout en essayant de s'exprimer à travers lui. C'était vivre le paradoxe chrétien: la liberté au cœur même de la servitude. Cette solution lui procurait du moins l'illusion de faire ce qu'il voulait, tout en donnant satisfaction au père qui, même après sa

1. Tod était l'épouse que Nelson venait de quitter pour épouser Happy Murphy. (N.D.T.)